

AVRIL 2021

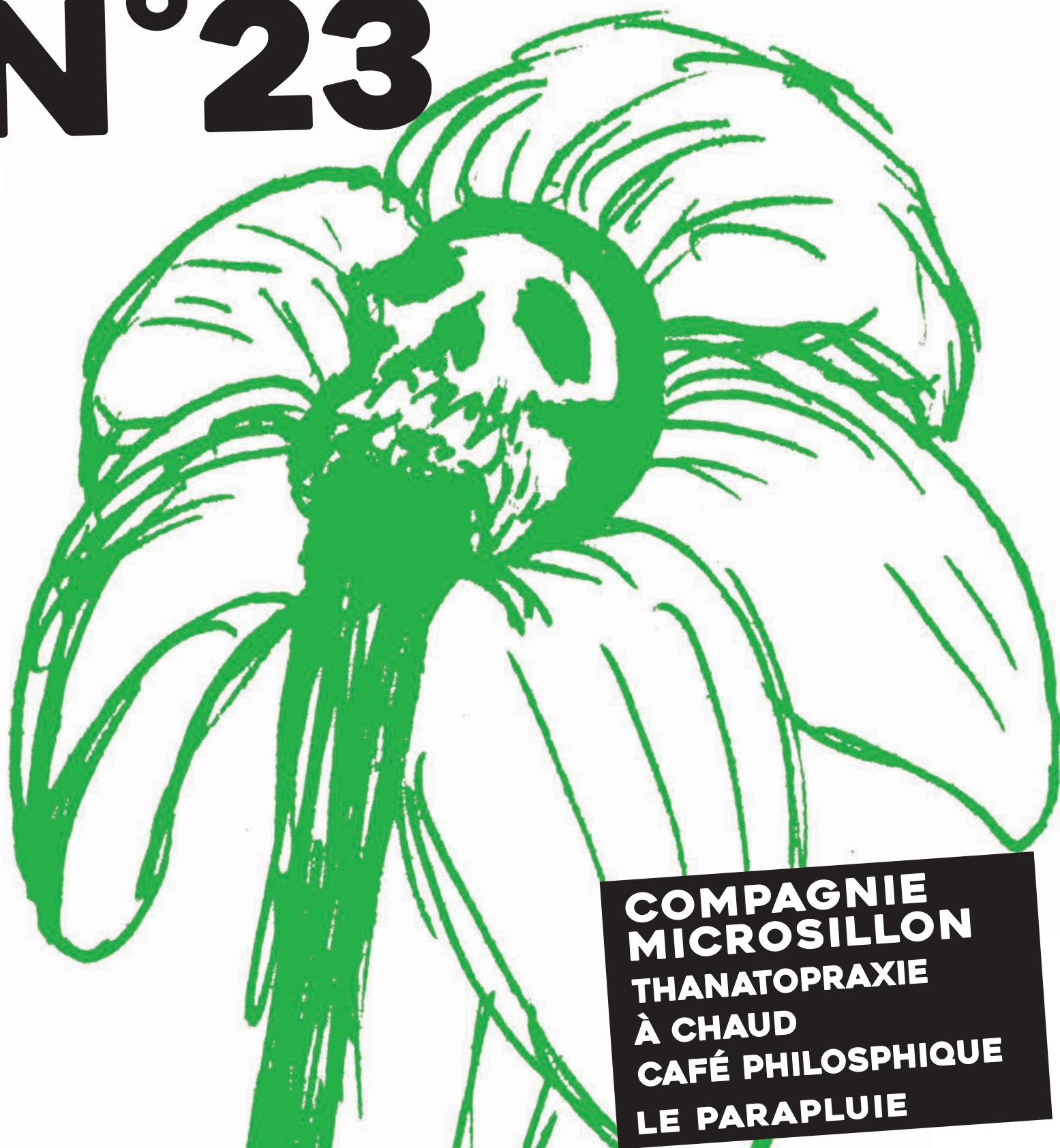
PÉPIN



LE JOURNAL DES RÉSIDENCES DE CRÉATION DU PARAPLUIE

GRATUIT

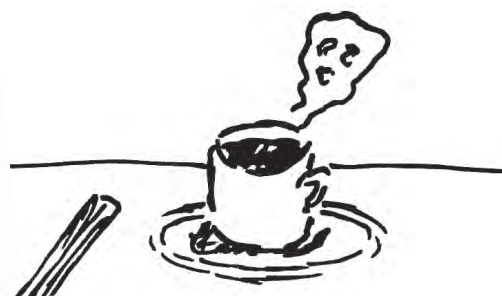
N°23



**COMPAGNIE
MICROSILLON
THANATOPRAXIE
À CHAUD
CAFÉ PHILOSOPHIQUE
LE PARAPLUIE**

CAFÉ PHILOSOPHIQUE

PASCAL PORQUET DE THOMAS



Les Zombies : Une vraie histoire, entre Resident Evil et la Belle au Bois Dormant.

Georges Brassens chantait : *Je serai triste comme un saule - Quand le Dieu qui partout me suit - Me dira, la main sur l'épaule : - «Va-t'en voir là-haut si j'y suis.»* Mais la tombe semblerait-elle moins triste au poète, si on lui promettait d'en sortir rapidement ? Certainement pas s'il lui était réservé le destin d'un Zombie.

Un peu dans la littérature fantastique, mais surtout dans les films d'horreurs, le zombie est un monstre. C'est une personne morte (ou malade) ayant perdu toute forme de conscience et d'humanité. Son comportement est violent envers les êtres humains, souvent cannibale, et dont le mal est terriblement contagieux. Mais on sait moins que cette créature a des origines très anciennes, dans la culture vaudou, qu'elle a suivi les esclaves des rivages de l'Afrique occidentale aux Antilles et qu'elle est, très probablement, construite sur des histoires vraies.

Le mort-vivant vaudou.

Le vaudou est une religion originaire d'Afrique de l'Ouest. Parfois assimilé à de la sorcellerie. Dans ces régions, encore aujourd'hui, on parle d'esprits maléfiques, de démons, ou d'êtres humains dont l'esprit est contrôlé par un sorcier ou une sorcière. On les appelle Mvumbi au Congo, Ndzumbit au Gabon ou encore Bi Zan Zan au Ghana et au Togo. Ces croyances et ces traditions se sont mélangées au moment de la traite des esclaves pour donner naissance à une nouvelle religion sur le continent américain.

En Haïti.

Mais c'est un phénomène sociétal, et des faits scientifiques qui sont étudiés par l'anthropologue Emmanuel-Samuel Laurent. Zombie, (revenant, en créole haïtien), c'est une personne qui en apparence est morte, mais qui ne l'est pas en réalité. On lui a injecté un poison (aujourd'hui scientifiquement identifié : la tétrodoxtine) qui le paralyse en bloquant les transmissions nerveuses. La personne, toujours consciente, assiste impuissante à son enterrement. Et quand le sorcier va chercher le zombie dans le cimetière, il lui administre une autre substance hypnotique, qui le soumet à sa volonté. Le zombie, alors officiellement mort pour l'état civil, est vendu comme esclave dans les plantations ou comme domestique.

1 000 cas chaque année !

À la fin des années 1990, près de 1 000 nouveaux cas de zombification étaient recensés chaque année. Roland Littlewood du département d'Anthropologie et de Psychiatrie de l'University College de Londres et le Dr Chavannes Douyon (décédé en 2016), de la Polyclinique Médica de Port-au-Prince ont publié en octobre 1997 dans la prestigieuse revue scientifique médicale britannique The Lancet un article intitulé : « Clinical Findings in Three Cases of Zombification (1) » selon les estimations des auteurs, le nombre de personnes victimes de la zombification en Haïti s'élevait à environ mille nouveaux cas par an, soit un peu plus de 1% des décès dans l'île.

1) Clinical Findings in Three Cases of Zombification, **The Lancet**, 1997 ; 350 : 1094-96.

Pour
être
mort
il faut avoir
vécu





À VENIR

Titre Posthume

COMPAGNIE

MICROSILLON

Dans ce monde que l'on consomme comme s'il ne devait pas nous survivre nous avons envie d'éprouver notre temporalité éphémère. Qu'est-ce qu'il y a à venir ? ...

Comment nos petits mondes s'achèveront sans achever le grand ? Chacun peut faire ses plans sur la comète, nous avons tous un avenir commun, qu'on le cherche ou non, nous sommes mortels. Parlons en. Prenons ce temps et cet espace, ensemble. Prenons le risque de réveiller quelques vies endormies. À VENIR Titre Posthume un spectacle déambulatoire performatif et contemplatif, que nous souhaitons sensible et jubilatoire. Nous y parlerons de ce que nous avons tous en commun mais que nous partageons difficilement, notre mort. Causer du mort nous fera parler de notre finitude, de transmission, de partage, de vie, de reliance.

Nous confronterons l'être et l'avoir, et conjuguerons « avoir été » au futur.

À VENIR Titre Posthume est un projet sur La Perte, comment on l'appréhende, chacun et ensemble. En jouant avec ce questionnement, nous nous souhaitons de belles rencontres, du plein et du vide, beaucoup de douceur...

... avec le désir que le spectateur reparte animé de l'énergie particulière qui se révèle parfois face à l'Absence, ce désir vibrant d'honorer le vivant, d'être au présent.

LES ÉLÈVES DE TERM BAC PO AMA CVPM LORS DE LA RENCONTRE AVEC LA COMPAGNIE MICROSILLON LE JEUDI 1ER AVRIL.



À CHAUD !

LU, VU, ATTENDU ET DESSINÉ LORS DES ÉCHANGES ENTRE
PATRICIA MARINIER, BORIS ARQUIER ET LES ÉLÈVES

« Mais pourquoi
suis-je dépossédé de
ma mort ? »

« Mange tes morts ? »

« Tu meurs, tu deviens
de la bio-masse »

« Si tu meurs et que
tu entends encore,
ben, tu t'entends
mourir ! »

« Perte de proximité
avec la mort, la
mort devient une
consommation »

« Tu crois que c'est
facile d'accepter la
mort ? »

« on ne dit plus il
est mort, on dit il
a disparu »

« C'est quoi avoir une
belle mort ? »

« Et sinon ça va vous ? »

« Nous ne nous
sommes jamais sentis
aussi vivants ! »

« La mort n'est pas une
courbe de chiffres ! »

« Le clown
maquille la vie »

« Celui qui maquille
la mort c'est
le thanatopracteur »

« une idée
contemporaine
consiste à s'envisager
comme compost
humain »

« Et tu deviens un arbre »





Seul
l'homme
meurt, l'animal
crève dans son coin.

Jadis, au temps des Grecs et des Jeux Olympiques lancés d'une main de lanceur de javeline (javelot enduit de vaseline qui vient s'insérer – si la trajectoire est bonne, dans le cul d'un esclave servant de cible) par Pietros de Coubertinopoulos, les athlètes pouvaient concourir, en plus de la lutte des classes et de la course de sacs, à une discipline qui a perdu aujourd'hui de son aura olympique. Cette discipline, c'est la thanatopraxie.

Pratiquée par les plus grands athlètes du monde Hellène et les garçons, la thanatopraxie a connu ses heures de gloire après la bataille de Syphilos en -469, où la Grèce a perdu bien plus que sa virginité politique. On compte parmi ses honorables pratiquants le philosophe sceptique Agrippa, qui avait une poigne de fer, mais qui douta à jamais avoir battu le record de sa discipline ; Euclide de Mégare, des faubourgs de Carthage qui envoya un javelot dans les jardins d'Hamilcar ; Zénon de Zidon, dont le défaut de langue provoqua l'hilarité de la foule lorsqu'il prononça son célèbre discours : « Zénon, zeste de zone en zigue de zéros ». J'en passe et des meilleurs. Tous n'étaient pas des athlètes, mais tous pratiquaient le sport. Osons appeler cette feu-discipline olympique un sport, tombé en désuétude par l'acculturation généralisée des pratiques orthodoxes des sociétés occidentales en matière de sport et de deuil, voire les deux comme c'est le cas pour la thanatopraxie.

Il serait peut-être temps d'explorer, de sonder la thanatopraxie afin de donner aux néophytes matière à réflexion. Un match de thanatopraxie se déroule sur un terrain composé de sable ou bien de très petits cailloux. Il mesure environ un demi-stade de long pour 125 pieds grecs de long. Attention, le pied grec est plus fin et long que la normale, surtout en ce qui concerne le deuxième orteil. Aussi, si vous souhaitez véritablement effectuer une mesure officielle, il faut être ami avec un grec ancien, ce qui est difficile par les temps qui courent, ou alors il vous faudra faire pousser votre deuxième orteil. Option envisageable au regard de la science actuelle. Une plus simple pratique consiste à mesurer avec des pieds de nationalité quelconque et d'ajuster en soustrayant le total des mesures à la racine carrée de la longueur de la tangente d'un nez grec. Si le nez grec est à son tour introuvable, une combine très au point de certaines fédérations internationales slovènes de thanatopraxie (F.I.S.T) consiste à multiplier la longueur d'un pied de nationalité quelconque par le nombre d'or et d'effectuer une simple soustraction le cas échéant.

Une fois votre terrain délimité, il faut tracer avec du talc (ou de la farine de riz pour les vegans) les quatre parties du terrain qui constitueront les zones de jeu. Notons que Démocrite, inventeur du jeu, considérait – à juste titre, que quatre était le nombre exact des humeurs de l'être humain : feu, air, terre et eau. Une fois que le terrain est correctement délimité, et dans les bonnes mesures, le plus important est fait. Il ne reste plus qu'à former les équipes, mais cela peut se faire à la courte paille. Attention cependant à ne pas choisir des pailles grecques, qui sont toujours un peu plus longues que les autres, surtout la deuxième en partant de la gauche. La thanatopraxie se joue indifféremment à 4, 6, ou 8 joueurs.

Les équipes constituées doivent enfiler des tuniques blanches aux liserés de couleurs différentes (le chasuble peut éventuellement faire l'affaire, faute de moyens) et se placer dos à dos en attendant que l'arbitre vienne apporter « le ballon ». Jadis, si je me souviens bien, les matchs de thanatopraxie étaient un spectacle où s'ouvraient tous les cœurs, où coulaient tous les sangs. Un soir, quelqu'un a assis un arbitre sur ses genoux et l'a injurié. On ne fait plus cela. On emploie un « ballon ». Sachant que les premiers ballons sont apparus en Chine et chez les civilisations pré-colombiennes. Nommés « tlachtli », par les aztèques, c'était au départ une simple pierre recouvert de gomme et comportant une petite virgule sur le côté (les ballons des Aztèques étaient plutôt rectangulaires, puisqu'ils ignoraient la forme circulaire, sans doute pour ne pas tourner en rond). Les pieds des Aztèques

THANATOPRAXIE

diffèrent d'ailleurs de ceux des Grecs, sans doute à cause des angles de leurs ballons.

Quel est le ballon dans la discipline ancestrale de la thanatopraxie ? Eh bien c'est un simple corps humain. Mort de préférence, puisque tout le jeu consiste à vider ce corps et à en répartir les organes selon qu'ils appartiennent à l'une des quatre catégories indiquées précédemment. Le premier poste est celui de fouilleur. A l'aide d'une cuiller et d'une petite lampe à huile en terre cuite fixée sur le casque du joueur (le contact physique est autorisé et les matches se déroulent la nuit), le fouilleur « cherche » les organes à prélever avant que son adversaire ne les trouve. Ensuite vient le receveur : rapide, il réceptionne l'organe que le fouilleur a trouvé, il court ensuite en direction (ou non, c'est une des subtilités du jeu que l'on ne peut expliquer sans un exemple concret) de la zone du terrain adéquate. Il peut y avoir trois ou quatre « bloqueurs », chargés d'empêcher le receveur de transmettre l'organe au buteur. Il y a quatre buteurs dans les équipes internationales (la Slovénie par exemple) positionnés autour des zones du but. Le receveur, afin de rendre son sort plus enviable, est enduit d'huile d'olive afin de le rendre glissant. Il porte tout de même un handicap, souvent un petit javelot, coincé dans les fesses. Lorsque qu'il arrive à la zone de but, matérialisée par le talc ou la farine de riz, on dit qu'il fait « don d'organe », c'est-à-dire qu'il offre au buteur l'organe en question pour qu'il le place sur la zone dédiée. Le buteur doit alors toucher sa barbe et dire « Eurêka ».

Le match prend fin lorsque l'arbitre a constaté que le « ballon » est vide. L'équipe qui a le mieux réparti les organes est déclarée gagnante. On pourrait reprocher à ce jeu l'absence de supports publicitaires, le peu de visibilité des joueurs (ayant moi-même assisté à un match de qualification pour les huitièmes de finales entre Ptuj et Kranj, en Slovénie, c'est vrai qu'on ne voit pas grand chose à part une petite lumière de temps en temps qui court de gauche à droite), mais la beauté de ce sport ne se résume pas : elle doit se vivre de l'intérieur.

La mort effraie trop de nos jours, et que l'on ne s'étonne pas si les parents d'aujourd'hui préfèrent offrir un vulgaire Docteur Maboul à leurs enfants, plutôt qu'une licence de thanatopraxie ! Pour information : contactez la FFT, 52b, rue des Saint Pères, 75007 Paris cedex 999.

Cordialement,

Jean-Louis Benavent, adjoint-receveur à la FFT.



À VENIR
Titre Posthume



COMPAGNIE

MICROSILLON



N°23

AVRIL 2021

PÉPIN

LE JOURNAL DES RÉSIDENCES DE CRÉATION DU PARAPLUIE / COMPAGNIE MICROSILLON

À VENIR
Titre Posthume



COMPAGNIE

MICROSILLON



N°23
AVRIL 2021
PÉPIN

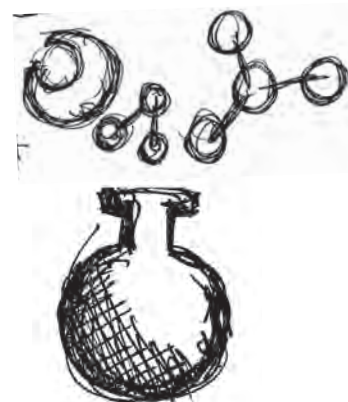
LE JOURNAL DES RÉSIDENCES DE CRÉATION DU PARAPLUIE / COMPAGNIE MICROSILLON

LE PARAPLUIE

Le Parapluie © DR



En 2004, ÉCLAT - Centre National des Arts de la Rue et de l'Espace Public, organisateur du Festival International de Théâtre de Rue d'Aurillac s'est doté du PARAPLUIE, premier lieu de fabrique entièrement pensé pour la création de projets arts de la rue et notamment de formes monumentales. Financé par la Communauté d'Agglomération du Bassin d'Aurillac, il est situé sur la commune de Naucelles. Le Parapluie est composé de plusieurs espaces de travail : des ateliers de construction, un studio de danse, un espace de répétition modulable et un site extérieur pour l'implantation de chapiteaux. Il permet ainsi à ÉCLAT d'accueillir et d'accompagner les artistes dans leur processus de création, tout au long de l'année. ÉCLAT dispose également d'un lieu d'hébergement et de résidence d'écriture, le Domaine de Tronquières, propriété de la Ville d'Aurillac.



Pépin est édité par l'Association ÉCLAT, Centre National des Arts de la Rue et de l'Espace Public.
Pépin n°23 est réalisé en toute liberté par les élèves de Terminale Bac Pro AMA CVPM du Lycée de la Communication Saint-Géraud.

Travail coordonné par Bruno Verger, professeur d'Arts Appliqués et Jean Louis Benavent, professeur de Français.
Avec l'aide précieuse d'Audrey Guinet, professeur d'Arts Appliqués et de Pascal Porquet de Thomas, professeur de Philosophie.

L'association Éclat a pu compter sur Fanny Di Nocera, Marianne Busseau, Tristan Miché pour la réalisation de ce numéro.

Impression : Maugein Imprimeurs

